



www.comptoir litteraire.com

présente

'Лешуй', 'Lesij'
(1889)

"L'homme des bois"

drame en quatre actes d'Anton TCHÉKHOV

pour lequel on trouve un résumé

puis un commentaire

Bonne lecture !

Alexandre Vladimirovitch Sérébriakov, vieux professeur à la retraite, tyrannique et égoïste, et Éléna Andréïevna, sa seconde épouse, jeune femme de vingt-sept ans à la beauté solaire, et qui s'efforce de convaincre de son réel attachement à ce barbon si injuste à son égard, reviennent dans la maison de campagne de sa première femme, décédée, où est resté et où végète depuis vingt-cinq ans son beau-frère, Égor Petrovitch Voïnitzki, qui en est le régisseur aigri, car il s'en occupe pour un salaire de misère, avec sa nièce de vingt ans, Sonia, fille du professeur dans son premier mariage. Celle-ci, bouillonnante de naïveté, est à la fois effrayée et secrètement séduite par un voisin, Mikhaïl Lvovitch Khrouchtchov, propriétaire terrien terminant ses études à la faculté de médecine, qu'on appelle «*l'homme des bois*» parce qu'il plante des arbres pour sauver la planète, ce dont tous se moquent. Mais elle finit par comprendre qu'il est bien celui qu'il prétend : un être de libres et généreuses pensées. Et lui ne voit plus en elle la fille de son père, homme de sciences dépourvu d'humanité et d'écologie, mais bien une colombe telle qu'il en rêvait pour partager la liberté de ses jours. Ils doivent se battre contre leurs préjugés sociaux pour découvrir l'amour.

On trouve encore :

- Maria Vassilievna Voïnitskaïa, veuve d'un conseiller secret, qui est la mère de la première épouse du professeur ;

- Ilia Ilitch Diadine, un propriétaire terrien voisin au physique ingrat, au visage marqué par la petite vérole (d'où son surnom de «*Gaufrette*»), quitté par sa femme au lendemain de ses noces, et qui, ruiné, vit aux crochets de Voïnitzki et de Sonia ;
- Ivan Ivanovitch Orlovski, un autre propriétaire terrien ;
- Fiodor Ivanovitch, son fils, un vantard engagé dans l'armée, un noceur qui retrouve la voie de la sagesse ;
- son amoureuse de dix-huit ans, Ioulia Stépanovna dont le frère, Léonid Stépanovitch Jeltoukhine, est un homme très fortuné.

Égor Petrovitch Voïnitzki, tantôt fougueux tantôt désabusé, parce qu'il est amoureux de l'insaisissable Éléna, était en train de sombrer dans le désespoir lorsque Sérébriakov annonce qu'il va vendre la propriété, ce domaine pour lequel il s'est sacrifié toute sa vie alors qu'il aurait pu «*devenir Dostoïevski*». Cette détresse le mène au suicide.

Mais sa mort étant vite oubliée, au quatrième acte, la vie continue, et un pique-nique estival réconcilie les uns et les autres.

Commentaire

Le titre de la pièce, qui évoque un personnage de conte russe qui peut être le protecteur des promeneurs dans les bois, et en même temps celui qui les fait s'y perdre, fut aussi traduit par "*Le sylvain*", "*Le sauvage*" ou encore "*Le génie des forêts*".

Dans une lettre du 30 septembre 1889 à A.N. Plechtcheev, Tchékhov indiqua : «*J'écris, figurez-vous, une longue comédie-roman et j'en ai déjà rédigé d'une traite deux actes et demi. Après une nouvelle, une comédie s'écrit très facilement. J'y mets des gens bien, sains, à moitié sympathiques. Cela finit bien. Le ton général est totalement lyrique. Cela s'appelle "L'homme des bois".*»

La pièce, sans ressembler le moins du monde à "*Platonov*", en est toutefois très proche par son côté brouillon, foisonnant, fantasque, désordonné et composite, car elle touche même au merveilleux, faisant constamment référence au domaine immense de la légende russe.

Elle souffre de longueurs, car, au fil des relations de voisinage, le temps s'écoule, et on agit peu, comme si les protagonistes, pourtant pour la plupart personnages hauts en couleur, étaient empêchés de se projeter dans l'avenir. Cependant, le projet de vente de la propriété familiale déclenche l'émergence de rancunes et de passions. Enfin, après le drame, et comme dans la réalité, la vie reprend son cours, sans héros, sans jugement, mais avec humanité, comme toujours chez Tchékhov...

Mais cette pièce d'une joyeuse audace et très intense souffre d'un certain inachèvement qui est inscrit :

- dans ces actions qui ne mènent à rien ;
- dans l'étrange quatrième acte où le dernier enfantillage du pique-nique en forêt est une réconciliation, provisoire, angoissante et rassurante à la fois, un iconoclaste «happy ending» ;
- dans ces personnages qui montrent beaucoup d'inconséquence, voient l'avenir ouvert, à la façon des enfants.

Mais ce sont des adultes qui, à cinquante ans, se réveillent, et ne comprennent pas comment il est possible qu'ils aient cet âge-là : ils n'ont pas vu la vie passer, et elle leur saute brutalement aux yeux ; ils connaissent un vertige qui les fait vibrer et les met dans un état d'extrême fragilité ; ils sont arrachés à l'enfance sans même s'en être aperçu. Ils sont l'objet de désirs, et sont eux-mêmes des êtres désirants, emmêlés dans leurs idéaux, dont le désir ricoche de l'un sur l'autre, pour nous montrer combien il est important de trouver un équilibre entre raison et passion dans ces intrigues amoureuses et familiales, qui se déroulent dans le monde désabusé de la Russie tsariste, qui était fait d'ennui et de bêtise également.

On peut considérer que Tchékhov s'est représenté, livré entièrement, au travers de deux de ces personnages : le personnage principal qui donne son titre à la pièce, et celui de Diadine.

Tout comme Tchekhov, Mikhaïl Khrouchtchov, dit «*l'homme des bois*», homme d'origine modeste, travaille sans relâche avec une grande énergie, et mène de front une double activité de médecin et de philanthrope. Et si, au-delà de son métier, la philanthropie de l'auteur s'exprimait par l'écriture, celle de «*l'homme des bois*» se réalise dans la forêt car, l'aimant en écologiste avant la lettre, il utilise «sa force créatrice» pour sauver les arbres de la hache, et même en planter de ses propres mains. Mais, dépassant cette préoccupation surprenante de modernité, le thème de la forêt n'est qu'une métaphore de l'humanité : «*l'homme des bois*» lutte contre la tendance auto-destructrice de l'être humain qui abat des arbres qui sont pourtant nécessaires à sa survie future. Et, même si les bien-pensants se moquent de ses propos, il puise la foi pour entreprendre ce travail gigantesque, qui semble voué à l'échec, dans cette «*petite lumière*» aperçue au loin : l'amour, la récompense «*de celui qui travaille, qui lutte, qui souffre*». Cette préoccupation écologiste s'explique parce que Tchekhov, au temps où il écrivit "*L'homme des bois*", était encore séduit par la philosophie de Tolstoï.

Quant à Ilia Ilitch Diadine, il a tout pour être désespéré. Mais il sautille joyeusement comme un oiseau, riant aux éclats, se moquant de lui-même, s'émerveillant de tout, et tentant d'apaiser les conflits. Il s'affirme comme l'innocent, l'idiot de la tradition russe, celui qui dit la vérité, et indique la voie de la sagesse. On ne peut que faire le parallèle avec Tchekhov dont l'enfance fut dure et laborieuse, et la jeunesse rapidement obscurcie par la maladie, mais qui, condamné par la tuberculose, sachant que chaque petite joie arrachée à la mort était précieuse, ne se départit pourtant jamais de son humour. Et cet amour de la vie, cette joie des petits riens, rayonne dans toute la pièce. On s'agite, on se moque, on s'esclaffe dans le même temps qu'on s'ennuie, on se désespère et on se suicide !

il reste que, déjà dans cette pièce de jeunesse, Tchekhov se dévoila en nous livrant toute sa pensée. Il dénonça, sans faire de concessions, une bourgeoisie du temps de la Russie tsariste, bête, hypocrite, mesquine, en proie au vide et à l'ennui, désabusée, oubliant l'humanité. Mais, plutôt que de condamner ses personnages, les uns aveuglés par leurs certitudes et leurs préjugés (comme le vieux professeur Sérébriakov), les autres, lucides mais trop paresseux pour prendre leur destin en main (comme Éléna ou Voïnitzki), il prit le parti d'en rire, et ne se montra pas totalement désespéré.

En effet, si la plupart de ces êtres s'auto-détruisent faute de courage, ce n'est pas inéluctable. Une fois conscient de ses imperfections et de ses limites, chacun a la possibilité de changer, ou du moins d'essayer, et c'est là que réside la grandeur de l'être humain. C'est ce que fait «*l'homme des bois*» en se remettant en cause : «*Il y a un sauvage en moi, je suis mesquin [...] Je ne suis pas un héros? Je le deviendrai ! Je me ferai pousser des ailes d'aigle. [...] Tant pis si les forêts brûlent, j'en planterai de nouvelles. Tant pis si on ne m'aime pas, j'en aimerai une autre.*» C'est ce que fait également Sonia, qui se libère de ses peurs et de ses préjugés en avouant enfin son amour à «*l'homme des bois*» : «*C'est moi qui suis une autre maintenant. Je ne veux plus rien que la vérité. [...] Maintenant je suis libre*». Et même ce coureur de jupons et bon à rien qu'est Fiodor Ivanovitch Orlovski se décide à épouser la jeune Ioulia Stépanovna Jeltoukhine pour entamer une nouvelle vie : «*L'idée m'est venue que si je me mariais, ma vie en serait transformée.*»

Finalement, il faut apprécier que, si des personnages pessimistes, désillusionnés, meurtris (à mort) par la vie, ses coups, ses déceptions, s'affrontent, il en est d'autres qui goûtent à la fête, à l'amour, qui croient en l'avenir ; qu'il est même des amours qui deviennent réciproques, heureuses ; qu'on assiste à une réconciliation des générations ; qu'on vit et rit davantage qu'on ne pleure.

À cause de sa forme insolite, de son inachèvement, de ses longueurs et de son style peu soigné, la pièce ne fut acceptée ni par le "Théâtre Alexandra" de Saint-Petersbourg ni par le "Théâtre Maly" de Moscou. Tchekhov la reprit, comme en fait foi sa lettre du 13 octobre 1889 à A.S Souvorine : «*J'ai tout recommencé en détruisant ce que j'avais fait au printemps. J'ai travaillé avec plaisir, avec délectation même [...] Svobodine est venu chercher la pièce et l'a prise pour qu'elle soit jouée à son bénéfice (le 31 octobre). La pièce a été lue par Vsevolovski [(directeur des théâtres impériaux de 1881 à 1899)], Grigorovitch et compagnie. Si vous avez envie de savoir ce qu'il adviendra d'elle, vous pouvez le demander à Svobodine qui est très concerné, et à Grigorovitch, l'ancien président du tribunal de la cour martiale de campagne qui nous a jugés, moi et mon "Homme des bois". La pièce*

est mise au rebut. L'est-elle seulement pour le bénéfice de Svobodine (il y aura là les grands ducs), ou pour la scène publique en général, je ne sais pas, et on n'a pas jugé utile de m'en informer.»

Dans une lettre du 21 octobre 1889 à A.N. Plechtcheev, il se réjouit et se plaint aussi : «*"La gazette de Saint-Pétersbourg" annonce que ma pièce a été considérée comme "une superbe nouvelle dramatisée". Enchanté. Alors, de deux choses l'une : ou je suis un mauvais dramaturge, ce que j'admets volontiers, ou tous ces messieurs qui m'aiment comme leur propre fils et me supplient, au nom du ciel, d'être moi-même dans mes pièces, d'éviter tout cliché et de proposer une composition complexe, sont des hypocrites.»*

Dans sa lettre du 28 octobre 1889 à Souvorine, il manifesta son assurance : «*Je ne vous donnerai pas à lire "L'homme des bois" de peur que vous n'en parliez avec Grigorovich. Il y a un mois (ou vingt jours, je ne me souviens pas) il m'a fallu faire de gros efforts pour ne pas vous parler de ma pièce, mais je suis maintenant tout à fait serein, et c'est l'esprit léger que je peux ne rien vous écrire à son sujet. En ce moment, il y a pléthore de dramaturges geignards qui ont souffert pour la vérité. J'en ai tellement assez d'eux, et ils sont pour moi de telles femmelettes que je regrette même d'avoir mangé à leur soupe et écrit une pièce que j'aurais pu ne pas écrire du tout.»*

"L'homme des bois" fut créé le 27 décembre 1889 au "Théâtre Abramova" de Moscou. Ce fut sans grand succès, et la pièce fut retirée de la scène au bout de cinq représentations. Les critiques se demandèrent : pourquoi l'auteur ne s'intéresse-t-il qu'aux petits soucis et autres détails de la vie quotidienne? où sont donc les sentiments élevés et passionnels qui font la richesse d'une existence? Tchekhov raya la pièce de son répertoire, et elle fut longtemps négligée.

De nos jours, on l'apprécie du fait d'une malléabilité qui tient justement à son inachèvement. Pourtant, elle reste encore fort peu représentée.

En avril 2002, elle fut montée par Claire Lasne et son équipe du "Centre Dramatique" de Poitiers, puis reprise à Avignon en juillet. Elle choisit l'esthétique foraine et la piste de cirque, les spectateurs étant disposés autour de la scène.

En 2006, à Paris, au "Théâtre Gérard-Philippe" de Saint-Denis, sous le titre "*Le génie des forêts*", elle fut, à partir d'une traduction de Simone Sentez-Michel, mise en scène par Roger Planchon, qui apporta un grand soin à rendre l'atmosphère, et tint le rôle de Sérébriakov, tandis qu'Hélène Fillières fut Éléna, et Jean-Pierre Darroussin, «*l'homme des bois*». Ils tentèrent au maximum de rendre plus vivant, plus parlant, ce texte difficile. Il ne le fut pas de bout en bout, mais, à un certain nombre de passages, les spectateurs furent accrochés aux lèvres des acteurs. Cependant, le spectacle durait trois heures trente, au cours desquelles on pouvait se demander : «Où va-t-on?» avant d'arriver à cette dernière scène mémorable, pleine d'optimisme et tout simplement belle.

En 2007, au "Théâtre National" de Bruxelles, Isabelle Pousseur donna une version un peu anachronique car une caméra vidéo voisinait avec un message envoyé par coursier à cheval, une jeune fille en pantalon, les bras nus, avec un jeune homme en costume tchéchène, un mobilier mural du genre Ikea avec des chaises toutes droites sorties d'une salle à manger bien bourgeoise, l'ensemble voulant certainement montrer que la vie n'a pas tellement changé, que, si les jours, les années et les siècles s'écoulaient tout doucement, l'être humain reste le même.

Un an seulement après l'échec cuisant de "*L'homme des bois*", Tchekhov reprit la même intrigue en la resserrant, en supprimant des personnages, et en fit "*Oncle Vania*". Aussi "*L'homme des bois*" est-il généralement considéré comme le brouillon d'"*Oncle Vania*". Mais on peut la voir comme aussi intéressante et, à certains égards, plus novatrice, considérer même "*Oncle Vania*" comme une copie élaguée et trompeuse, car les personnages conservés sont dénaturés, toute la gaieté qui irradiait la pièce est gommée, l'amour et l'espérance en l'avenir ont disparu. Tchekhov se serait livré à un véritable détournement de son oeuvre initiale, à une trahison, en allant vers une mélancolie désabusée. Il avait déjà édulcoré '*Ivanov*', sa première pièce montée en 1887, qui était une satire aiguë et très drôle de la petite-bourgeoisie qui avait provoqué un esclandre ; il avait dû reprendre son texte pour le rendre plus conforme au goût du public et de la critique, sa seconde version jouée en 1889 recevant un triomphe.

Il procéda à la même opération avec *"L'homme des bois"*, attendant cependant sept ans avant de présenter sa nouvelle version, en 1897, *"Oncle Vania"*, qui connut immédiatement le succès.

Il aurait donc été contraint à transformer ses comédies en drames pour pouvoir être joué. Et il aurait su en tirer la leçon, puisque, par la suite, il n'abandonna pas totalement mais tempéra fortement cette tonalité comique à laquelle il tenait tant. Certes, *"Oncle Vania"* est une excellente pièce, bien plus maîtrisée car exempte des quelques longueurs qu'on peut reprocher à *"L'homme des bois"*, mais elle prend le contre-pied de la philosophie de Tchekhov, qui, après s'être totalement mis à nu, et avoir été désavoué, se serait renié par une réaction de dépit.

Khrouchtchov, transformé en Astrov, médecin et propriétaire s'employant également à sauver les forêts, n'était plus le personnage principal. Toujours lucide sur lui-même, il ne se remettait plus en cause de manière positive, mais se laissait aller à la boisson, se complaisait dans l'auto-destruction, attitude qui rend d'ailleurs incohérentes ses premières tirades métaphoriques sur la forêt (qui n'ont pas été remaniées). Il n'aperçoit plus *«aucune lumière dans le lointain»*, il *«n'aime pas les hommes»*, il *«n'aime plus personne»*, maudit ses patients et, attiré par la femme du professeur, Éléna, cesse même de travailler.

Le rôle de *«Gaufrette»* fut considérablement raccourci et affadi au profit de Téléguine, personnage troquant sa fonction d'innocent contre celle de parasite.

Sonia, devenue laide, aimant sans retour Astrov, subit avec courage son destin, n'entrevoiant plus qu'une bien faible lueur pour éclairer sa vie.

La joyeuse petite Loulia et son bon à rien de Fédor, désireux de s'amender, ont carrément disparu.

Quant à Voïnitzi, le raté jaloux et amer, il fut promu au premier rang sous le nom d'Oncle Vania. Toujours aussi geignard et incapable de changer, il n'a même pas la force de se suicider, et se résigne, avec sa nièce, à une vie sans amour.

Dans cette deuxième version, la gaieté s'est éteinte, la foi en l'homme et en sa possibilité de changement, de progrès, a disparu.

Tchekhov ne voulut plus jamais entendre parler de *"L'homme des bois"* qu'il raya définitivement de son répertoire. Le 16 octobre 1897, il écrivit à A. I. Ourousov : *«Cher Alexandre Ivanovitch, je vous en supplie, ne vous fâchez pas : je ne peux pas publier "L'homme des bois". Je déteste cette pièce et m'efforce de l'oublier. En est-elle responsable? ou sont-ce les circonstances dans lesquelles elle a été écrite et jouée? Je ne sais pas, mais ce serait un vrai coup pour moi si quelques forces la sortaient des oubliettes et lui redonnaient vie.»*

Tchekhov comprit sans doute qu'il ne devait plus montrer de manière si flagrante la foi qu'il avait en l'être humain et en sa possible *«révolution individuelle»* qui, pourtant, semble l'avoir accompagné durant toute sa vie.

Il faudrait donc réhabiliter *"L'homme des bois"* pour retrouver le vrai Tchekhov, du moins celui de ses débuts de dramaturge.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)